

Le monde nazi

DES MÊMES AUTEURS

JOHANN CHAPOUTOT

- Le National-socialisme et l'Antiquité*, Paris, PUF, 2008 ; Paris, PUF, « Quadrige », 2012 (traduit en six langues).
- L'Âge des dictatures. Régimes autoritaires et totalitarismes en Europe (1919-1945)*, Paris, PUF, « L », 2008 ; rééd. sous le titre *Fascisme, nazisme et régimes autoritaires en Europe, 1918-1945*, Paris, PUF, « Quadrige », 2013 (traduit en deux langues).
- Le Meurtre de Weimar*, Paris, PUF, 2010 ; Paris, PUF, « Quadrige », 2015 (traduit en italien).
- Le Nazisme. Une idéologie en actes*, Documentation Photographique n° 8085, Paris, La Documentation française, 2012.
- Histoire de l'Allemagne (de 1806 à nos jours)*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », 2014 ; 3^e édition 2022 (traduit en allemand).
- La Loi du sang. Penser et agir en nazi*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2014 ; Gallimard, « Tel », 2020 (traduit en sept langues).
- La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2017 ; Gallimard, « Tel », 2022 (traduit en cinq langues).
- Comprendre le nazisme*, Paris, Tallandier, 2018 ; Paris, Tallandier, « Texto », 2020.
- Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2020 (traduit en onze langues).
- Le Grand Récit. Introduction à l'histoire de notre temps*, Paris, PUF, 2021 (traduit en deux langues).
- Les Cent Mots de l'Histoire*, Paris, PUF, « Que sais-je », 2021 (traduit en italien).

CHRISTIAN INGRAO

- Les Chasseurs noirs. Essai sur la Sondereinheit Dirlewanger*, Paris, Perrin, 2006 (traduit en sept langues).
- Croire et Détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Fayard, 2010 (traduit en neuf langues).
- La Promesse de l'Est. Espérance nazie et génocide 1939-1943*, Paris, Seuil, 2016 (traduit en deux langues).
- Hitler*, avec Johann Chapoutot, Paris, PUF, 2018.
- Les Urgences d'un historien. Entretiens avec Philippe Petit*, Paris, Le Cerf, 2019.
- Le Soleil noir du paroxysme. Nazisme, violence de guerre, temps présent*, Paris, Odile Jacob, 2021.
- Beyond Popular opinion. Interpretive history, between experience, moral economy and agency in the context of Genocide*, Jérusalem, Yad Vashem, 2022.

NICOLAS PATIN

- La Catastrophe allemande (1914-1945). 1674 destins parlementaires*, Paris, Fayard, 2014.
- Krüger. Un bourreau ordinaire*, Paris, Fayard, 2017 (traduit en allemand).
- Guerres mondiales. Le désastre et le deuil, 1914-1945*, avec Julie Le Gac, Paris, Armand Colin, 2022.

Johann Chapoutot
Christian Ingrao
Nicolas Patin

LE MONDE NAZI

1919-1945

TALLANDIER

Cartes : © Légendes Cartographie/Éditions Tallandier, 2024

© Éditions Tallandier, 2024
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

À

Marie Brossy-Patin (1949-2023 †)

Valéry Patin (1947-2024 †)

Renaud Van Ruymbeke (1952-2024 †)



« La police en service sur le front »

Carte postale éditée par l'Œuvre d'entraide hivernale à l'occasion de la Journée de la police allemande des 14 et 15 février 1942. Il s'agit d'une journée d'appel aux dons en espèces pour les œuvres de la police. Les sommes recueillies peuvent être considérables (à Vienne, cette année-là, le montant fut de 1,5 million de Reichsmarks). La police, qui dans les faits n'est pas en service sur le front et ne subit pratiquement aucune perte, est l'acteur majeur du génocide des Juifs en URSS au moment où cette carte est diffusée. © BPK, Berlin, Dist. GrandPalaisRmn / Indra Desnica

INTRODUCTION

Regardez bien cette carte postale : elle invite à célébrer la « Journée de la police allemande », vraisemblablement les 14 et 15 février 1942, au milieu de cet hiver 1941-1942 qui a amorcé l'un des tournants les plus importants de l'histoire du nazisme : les Allemands ont envahi l'URSS en juin 1941, leur irrésistible avance les a conduits devant Moscou. L'immense armée de l'Est a conquis les États baltes occupés et transformés depuis 1939 en républiques soviétiques, la Biélorussie, l'Ukraine et d'importants territoires en Russie. Elle a été stoppée début décembre par une contre-offensive qui a soulagé la capitale. Dans le sillage des troupes de la Wehrmacht, des unités de police – les unes, les *Einsatzgruppen*, issues de la police politique et des services de renseignement (qui portent un écusson « SD » sur la manche, comme le « soldat » de droite), les autres, des bataillons de police (qui portent la tenue verte de la police en uniforme, comme le « soldat » de gauche), initialement chargés de la prise de contrôle des territoires occupés – sont désormais devenues les soutiers d'une entreprise d'extermination par fusillade des Juifs d'Union soviétique, à laquelle près de 550 000 hommes, femmes et enfants ont déjà succombé à la fin du mois de décembre 1941. Ensuite, les meurtres ont marqué le pas : la terre est gelée et l'excavation de fosses est pratiquement impossible. Le *Winterhilfswerk* (WHW), l'Œuvre d'entraide hivernale, sorte de soupe populaire nazie, distribue cette carte le jour où l'on célèbre ces discutables héros d'une guerre contre les femmes et les enfants, d'une guerre génocide. Elle suggère que la population allemande pense à ces hommes qui sont en opération et fasse un don en leur faveur.

On saisit là sans doute l'un des paradoxes les plus aigus de cette tragique histoire : le Troisième Reich* se donne ici à voir à la fois comme une société de la mobilisation, de la solidarité et comme une société massivement impliquée dans une gigantesque vague de meurtres collectifs à visée exhaustive. Sur cette carte postale de 10 cm sur 15 s'intriquent deux des facettes les plus apparemment contradictoires et incompatibles du nazisme. Ce livre voudrait en faire l'histoire, décrire le processus historique qui fabriqua cet état de fait et conduisit des dizaines de millions d'Allemands et d'Européens à vivre ce paradoxe.

Du paradoxe à l'énigme, il n'y a qu'un pas, mais doit-on le franchir ? Y a-t-il vraiment encore une énigme nazie ? L'interrogation peut paraître naïve et tire souvent son origine d'un sentiment d'incrédulité ressenti et observé devant les publics amateurs que la question nazie continue d'attirer de conférence en conférence et de présentation en colloque. Bien sûr, les multiples débats sur l'historicisation, sur la singularité du génocide, sur l'exceptionnalité du phénomène rendent impossible toute candeur. Pour celles et ceux qui travaillent quotidiennement la documentation et l'énorme bibliographie que génère la question, le sentiment est cependant moins au mystère ou à l'énigme qu'à la submersion, à la conscience tous les jours renouvelée qu'il est désormais impossible à un individu de maîtriser l'ensemble des publications que produit cet objet.

Il est fort loin le temps où, pour avoir une vue plongeante sur le nazisme, l'Holocauste – que l'on n'appelait pas encore Shoah – et la guerre allemande, il fallait satisfaire au rituel de la consultation du dernier volume annuel des *Cahiers trimestriels d'histoire du temps présent*, les VfZ, qui publiaient, avec

* L'expression « Troisième Reich » n'est pas neutre. En effet, le *Drittes Reich* était un syntagme utilisé à l'époque, sous le nazisme, et il est donc nécessaire de mettre des guillemets pour prendre une distance critique, ou d'utiliser les termes plus neutres de « dictature national-socialiste » ou « État national-socialiste ». Pour des raisons de commodité de lecture, et parce que le débat sur ce terme est moins puissant en dehors d'Allemagne, nous utilisons le terme sans guillemets, en indiquant les précautions dans la présente note.

prétention à l'exhaustivité, une bibliographie annuelle d'histoire du nazisme ; il est bien loin le temps où la consultation de l'imposante bibliographie de Michael Ruck, réactualisée sur CD-Rom, donnait une impression d'observation panoramique du champ¹. Nous le savons bien, il s'agissait *déjà* d'une illusion, car lui échappait l'ensemble des publications des pays d'Europe de l'Est fraîchement entrés dans l'ère des sociétés post-communistes. Point d'élégie, point de nostalgie dans ces remarques : avertir simplement le lecteur d'une histoire qui s'écrit dans un flot continu de contributions, de projets de recherche, sans compter les publications dites de valorisation ou de vulgarisation diffusant les contenus, désormais en ligne ou sur les réseaux sociaux les plus divers, conférant par là, de manière inespérée, une visibilité colossale aux travaux universitaires et changeant considérablement les publics éventuels que ceux-ci peuvent espérer atteindre.

Notre ouvrage, pourtant, voudrait présenter un aperçu de cet océan de publications, de l'effervescence de la pensée historique autour du nazisme et de ce cortège tourmenté qui plongea le continent dans des ténèbres dont bien des acteurs purent avoir l'impression de ne jamais devoir sortir. Quelque 235 millions d'Européens subirent l'expérience de l'occupation², quelque 47 millions d'entre eux³, occupés ou non, périrent au cours du conflit, victimes des combats, de la faim, des privations et des incroyables politiques de prédation et d'agression que mirent en place ceux qui exercèrent le pouvoir dans un empire en expansion à partir de 1938, dilaté presque à la dimension de l'Europe en son entier entre 1939 et l'été 1942, à l'exception de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, de la péninsule Ibérique et de la Turquie neutres et périphériques, ainsi que de la Suisse et de la Suède, elles aussi neutres, mais enclavées entre les belligérants...

Le titre de cet ouvrage, oriflamme de ce qui suit, a été l'occasion de vives discussions : nous avons fini par choisir la simplicité et nous ranger derrière ce *Monde nazi. 1919-1945*, mais ce ne fut pas sans passer par « Le Monde nazi. De l'Allemagne des troubles à l'Europe du génocide. Vers 1900-1945 » et il n'est pas

inutile de nous attarder un instant sur ce sous-titre abandonné pour déplier notre approche de ce dédale étrange et éprouvant qu'est une histoire du nazisme.

Le nazisme est un monde en soi ; il a d'abord constitué une vision du monde, un système de croyances dont il nous faut comprendre les ressorts et la singularité, l'implacable attractivité. Il n'a jamais uniquement été cette idéologie à l'étude de laquelle les historiens des idées se sont consacrés dans les années 1950-1970, pensant y trouver la clé de l'intention génocide originelle qu'aurait exprimée Hitler dans *Mein Kampf*⁴. Il n'a par ailleurs jamais constitué ce catalogue d'idées reçues ou de préjugés convenus que certains historiens de la génération suivante ont cru pouvoir négliger, pour chercher les ressorts des dynamiques du génocide dans l'emballement mécanique de la surenchère administrative. Dans cet ouvrage, nous nous sommes efforcés de comprendre le nazisme de l'intérieur, de restituer les cohérences de cette vision du monde et l'expérience de celles et ceux qui l'ont intériorisée. Mais on ne réduit pas un monde à une vision, à une idée, à une expérience : il a fallu aussi comprendre la diffusion de celle-ci et sa sociologie, en saisir les ressorts générationnels, l'inscription militante et étatique, l'évolution. Les outils d'une histoire sociale et politique revivifiée permettent de comprendre ce qui meut les militants, les électeurs et les protagonistes de l'exorable montée du Parti national-socialiste des travailleurs allemands, le NSDAP, puis son accession au pouvoir.

Le nazisme ne fut pas non plus seulement un mouvement, un parti politique, une stratégie ou un État. L'enquête manquerait quelque chose si elle se contentait de l'étude des instances militantes classiques ou de la représentation politique du parti puis sa colonisation de l'appareil étatique. Se limiter au cœur noir de la SS (*Schutzstaffel*, escouades de protection), à la frange activiste et conquérante de la SA (*Sturmabteilung*, section d'assaut) ou aux ors des institutions bureaucratiques peuplées si rapidement de jeunes juristes alliant savoir-faire et radicalité impliquerait de passer à côté de quelques-unes des caractéristiques centrales du nazisme et du Troisième Reich. Il

nous faudra notamment comprendre l'enracinement du parti et de ses institutions dans le tissu social si complexe et subtil de l'Allemagne de 1933-1939 avec, en ligne de mire, à la toute fin de l'étude, l'idée de prendre la mesure de l'incroyable force de ténacité qui conduisit les Allemands à défendre leur communauté et – partant – le régime, alors que plus rien ne pouvait laisser espérer une issue favorable au premier semestre de 1945.

Le nazisme, enfin, ce ne fut pas seulement des pratiques de violence dont la diversité et l'intensité laissent l'observateur songeur, mais aussi toute une gamme de politiques publiques, de pratiques militantes, de rituels, de fêtes et de commémorations ; toute une gamme qu'il nous faudra décrire, même si – pourquoi le cacher ? – le champ magnétique de la violence constitue à nos yeux l'un des thèmes les plus importants de ce travail.

Cette histoire, qui commence comme une histoire allemande dans le Munich troublé de la sortie de la Grande Guerre et s'achève, pour ses acteurs immédiats, dans le quartier de gouvernement à Berlin, a fini par saisir l'Europe en son ensemble. La Seconde Guerre mondiale, qui résulte d'une invraisemblable suite de coups et de crises diplomatiques fabriqués par le pouvoir nazi et son dictateur, n'est au fond que l'affrontement de deux coalitions changeantes, progressivement cristallisées ; un affrontement qui a constitué le cadre de la plus importante opération d'ingénierie sociale à visée homicide exhaustive jamais entreprise : la « Solution finale de la question juive ». Ce que cela signifie, c'est que cette entreprise meurtrière qui se voulut totale constitua certes un projet allemand imposé aux sociétés occupées à partir de 1941-1942, mais qu'elle eût été impossible sans relais nationaux, sans consentements locaux, sans participations étendues. La Shoah ne se résume en rien à un face-à-face entre meurtriers allemands et victimes juives. C'est une histoire européenne que ce livre va tenter de raconter.

Mais quand l'histoire du nazisme commence-t-elle, au fond ? Si la date signant la fin de ce qui était devenu un cauchemar européen ne fait pas vraiment débat (même si elle est un objet historien en soi depuis quelques années⁵) ; si mai 1945 fait consensus – encore que... –, il n'en est pas de même pour celle

du commencement de l'histoire. Les historiens qui travaillent sur la genèse du complexe d'idées et le bouillonnement politique dans lequel la vision du monde nazi s'est cristallisée ; ceux, aussi, qui travaillent sur les conditions économiques et sociales d'explosion de la modernité allemande, cette voie particulière et pathologique qu'aurait empruntée l'Allemagne pour entrer dans cette modernité et qu'on désigne sous le concept de *Sonderweg*⁶, d'« itinéraire particulier », focalisent leur enquête sur le dernier tiers du XIX^e siècle et l'orée du XX^e siècle. Ceux qui travaillent sur le politique avancent quant à eux simplement la date de la création du DAP, l'éphémère prédécesseur du NSDAP, en 1919. D'autres, enfin, considèrent la Première Guerre mondiale comme une matrice fondamentale des positionnements, des imaginaires et des pratiques des nationaux-socialistes comme des institutions qu'ils créèrent ou occupèrent. Nous rendrons compte de l'ensemble de ces temporalités et de ces approches, mais nous avons choisi de focaliser le titre de ce livre sur les vingt-six années d'existence du mouvement/parti, sur les douze années du régime, et sur les six années de la guerre. Le titre, mais pas la démarche : selon nous, la genèse de la vision du monde nazie doit être prise dans la durée de la séquence des bouleversements démographiques, économiques, politiques, sociaux et culturels qui saisissent l'Allemagne wilhelminienne et nous conduire à porter notre attention au tournant du XX^e siècle et à donner toute sa place à l'expérience de la Première Guerre mondiale et de la sortie du conflit.

La rédaction et la publication de cet ouvrage interviennent à un moment particulier de l'évolution de l'historiographie du nazisme. Il est peut-être connu du lecteur que celle-ci est aussi âgée que le régime lui-même ; que les historiens et les spécialistes de sciences sociales ont, dès les années 1930, tenté de comprendre la spécificité du nazisme. Si l'on excepte quelques travaux exceptionnels et pionniers⁷, cependant, on peut dire que se leva, après le désastre, une première génération d'historiens, souvent contemporains, formés dans l'université allemande classique à l'histoire des idées et qui pensaient le Troisième Reich

comme le produit d'une conjonction entre un homme, Adolf Hitler, ses idées et la conjuration d'un groupe de croyants fanatiquement attachés à celui qui, par la magie et la manipulation, hypnotise un peuple entier, le soumet à un joug totalitaire annihilant le lien social en atomisant les individus, et accomplit un programme esquissé dans *Mein Kampf* et qui fait de la « Solution finale » homicide l'application d'un plan⁸.

Succédant dans les années 1965-1970 à cette première « école » dite intentionnaliste, une deuxième génération de chercheurs – formés dans les universités allemandes en instance de rénovation pédagogique, frottés de sociologie fonctionnaliste et de science politique et appuyés sur les masses de documentation rassemblées aux Archives fédérales – se penche sur les réalités étatiques, la vie des institutions et des politiques publiques et constate qu'en fait de domination totalitaire monolithique, le dictateur gît et agit au centre d'une nébuleuse d'institutions placées en situation de concurrence fonctionnelle, luttant les unes contre les autres et formant des alliances pour faire valoir tel point de vue, acquérir telle prérogative. Elles sont dirigées par des individus dont le carriérisme – c'est dit *mezzo voce* – constitue le moteur principal. Ian Kershaw a introduit enfin dans ce système une dynamique de domination charismatique qui rend compte de l'obéissance anticipatrice de ces acteurs⁹.

Une troisième génération d'historiennes et d'historiens prend son essor dans les années 1990 sous le double effet de la découverte d'un océan documentaire dans les pays du défunt pacte de Varsovie et de l'ouverture des archives judiciaires allemandes. Un monde s'ouvre : la perspective jusqu'ici germano-centrée s'élargit à l'Europe, à la dimension quotidienne et prosaïque des occupations, de leur cortège de pratiques de violence et de coercition. Dans le même temps, le retour de la guerre dans les horizons d'attente des Européens (marqué par l'irruption des écœurantes images du conflit en Yougoslavie dans nos postes de télévision) confronte les spécialistes du nazisme – comme tant d'autres praticiens des sciences humaines et sociales – à la question de la violence, dans sa dimension collective et interpersonnelle, tout en les encourageant à se tourner, avec les archives

judiciaires, vers l'énonciation des acteurs. S'ensuit l'ouverture de deux champs : l'un couvrant l'Europe – notamment orientale, mais pas seulement – de monographies d'une grande rigueur documentaire et l'autre plaçant les *perpetrators* au centre de l'enquête. Pendant près de vingt-cinq années, cette vague de recherche s'est avérée extrêmement productive, mais on peut discerner depuis une décennie son entrée progressive dans une phase de rendements décroissants¹⁰.

On peut dire aujourd'hui qu'une quatrième vague de recherche prend son essor. Elle recentre dans une certaine mesure son attention sur le Reich en tentant de comprendre les facteurs de cohésion de la société nazie, d'étudier le composé délicat d'intimidation, de terreur, d'indifférence, de participation, de bienveillance et de ferveur qui donna forme et substance aux liens qui se nouèrent entre individus, groupes sociaux, institutions d'encadrement et agences étatiques, liens qui enracinèrent le mouvement dans la société¹¹. Usant des outils de l'histoire du quotidien, de l'anthropologie historique, des *gender studies* et de l'histoire culturelle, ces études jettent une lumière inédite sur la société allemande. L'un des facteurs d'unité de cette vague semble résider dans une attention commune à la question de l'expérience des acteurs, en une *Erfahrungsgeschichte*, une « histoire de l'expérience », donc, à la fois sociale et critique, mais résolument internaliste. Cette vague en est à ses débuts, mais elle est désormais suffisamment développée pour que le présent ouvrage tente d'en rendre compte.

Bien des questions restent donc en suspens, à l'orée de ce livre. Il en est une qui taraude sans doute le lecteur : celle de la place d'Adolf Hitler dans cette enquête. Le dictateur continue de susciter les passions et les biographies ne se comptent plus. Il y a de cela trois années, désormais, son livre principal a fait l'objet d'une traduction et d'une publication par une équipe d'historiennes et d'historiens dont deux d'entre nous ont fait partie¹². Dans le présent ouvrage, Hitler est partout¹³ mais nous avons fait le choix de ne pas l'ériger en objet à part : les développements le concernant sont rattachés à chacun des moments de la démarche où il a paru opportun de l'intégrer.

INTRODUCTION

L'ouvrage est structuré en trois parties : la première, intitulée « La conquête du pouvoir », court de 1919 à 1934. Après un chapitre-prologue présentant la vision du monde et le système de croyances qui constituent le fondement du nazisme, ce premier ensemble consacre trois chapitres à l'essor et à la structuration du parti nazi ainsi qu'au lent basculement de l'Allemagne vers la dictature.

Une deuxième partie, intitulée « Anatomie d'une dictature », est composée de quatre chapitres thématiques qui rendent compte de l'évolution de l'interaction entre État, mouvement nazi et société dans l'Allemagne d'avant 1939 ainsi que de la pratique diplomatique menant à la Seconde Guerre mondiale.

Vient enfin le troisième et dernier ensemble, intitulé « Une guerre génocide », qui compte lui aussi quatre chapitres traitant de la guerre et de son inscription sociale dans l'Europe des années 1940 ainsi que de la spécificité des politiques de destruction nazies. Un dernier chapitre enfin est logiquement consacré à l'effondrement du Troisième Reich.

PREMIÈRE PARTIE

LA CONQUÊTE DU POUVOIR

L'entrée dans l'enquête pose de redoutables questions, portant pour certaines sur la place de la sphère des idées, des représentations, des émotions dans l'évolution des sociétés et, pour d'autres, plus volontiers arrimées à ce qu'il y a de brûlant dans l'actualité même de nos existences et qui fait que la réflexion sur le nazisme risque de rester longtemps encore de l'ordre de l'histoire du temps présent.

En premier lieu, l'histoire sociale et culturelle du national-socialisme a longtemps tenu pour une évidence que les principaux moteurs d'évolution du mouvement et de l'État étaient découplés des considérations dites « idéologiques ». Se construisant en opposition avec les études traditionnelles d'histoire des idées qui avaient dominé l'interprétation durant le quart de siècle suivant la défaite allemande, historiens, politistes et sociologues ont fini par s'éloigner des études du corpus idéal nazi. Ces vingt dernières années, l'interprétation du nazisme a continué d'évoluer : il n'était pas question de retourner à une histoire des idées, mais, à partir d'une réflexion teintée d'histoire culturelle et d'anthropologie, de s'intéresser aux systèmes de représentations, à la vision du monde nazie, au fondement de laquelle gît un déterminisme racial aussi cohérent que l'ensemble du système est ductile, plastique, mouvant ; une vision du monde générant une lecture du passé, une assurance du sens biologique de l'histoire, une attente du millenium impérial. C'est là l'objet du premier chapitre.

En second lieu, il est une question qui hante les interrogations historiennes dès lors que l'on traite de l'apparition et de l'évolution du mouvement nazi ; une question que ses résonances sur la vie collective de nos sociétés rendent lancinante et qui tient à l'analyse de la conquête du pouvoir. L'échec de Weimar résonne comme une mise en garde toujours renouvelée faite à nos démocraties, et à leur fragilité. Nous essayons d'expliquer ici l'arrivée au pouvoir du nazisme. Notre proposition tente de regarder les choses autrement, tout en donnant matière à la réflexion : il s'agit tout à la fois de restituer l'histoire du NSDAP comme mouvement et comme parti, et de contempler la longue et progressive crise qui saisit l'Allemagne d'après la Grande Guerre ; de le faire sans téléologie mais sans angélisme.

On consacrera donc un deuxième chapitre à cet accélérateur de particules que fut la Grande Guerre en nous interrogeant sur sa faculté radicalisante, son statut nodal, son rôle dans l'évolution qui la suivit. Car vient l'interrogation sur l'éclosion concrète du nazisme, incarné dans un petit parti politique parmi tant d'autres, composante de cet écosystème ethnonationaliste *völkisch*, ce bouillon de culture raciste et irrédentiste qui surgit de la guerre. Un troisième chapitre se penchera donc sur l'histoire du NSDAP entre 1920 et 1928 ; sur la lente transmutation d'un groupuscule raciste, complotiste et putschiste en un mouvement projetant l'impitoyable meurtre de la démocratie. Alors que le chapitre II nous tire vers le poids de l'inéluctable, le traumatisme de 1914-1918, les conséquences tragiques de cette guerre sur la société allemande, le chapitre III, qui se clôt sur le score lilliputien du parti nazi en 1928 (2,6 %), nous rappelle que rien, pourtant, n'était joué à cette date, et que personne n'aurait imaginé qu'à peine cinq ans plus tard, la république de Weimar aurait cédé la place à la dictature national-socialiste. Le chapitre IV reprend la crise politique qui saisit le régime républicain après 1929 et conduit au basculement rapide dans la dictature : moins de 1 200 jours (trois ans et trois mois) séparent le krach de Wall Street et l'arrivée de Hitler au pouvoir, la crise financière venant, comme dans un funeste système de dominos, percuter une à une les fondations de la République.

LA CONQUÊTE DU POUVOIR

Dans cette première partie, nous avons opéré un double choix : d'une part, nous avons décidé de subvertir quelque peu la chronologie traditionnelle, en tentant de montrer que le régime, la démocratie, la république de Weimar ne sont pas tombés d'un seul coup le 30 janvier 1933 : les grandes caractéristiques qui permettent de définir la démocratie et son fonctionnement ont été annihilées l'une après l'autre entre 1931 et 1934, et le 30 janvier 1933 en est une étape décisive, mais pas unique. Ils furent nombreux, les assassins de cette république et plus nombreux encore peut-être leurs complices... D'autre part, avant d'en arriver là, nous avons décidé qu'il fallait commencer par plonger dans le temps long de l'histoire d'une vision du monde dont la capacité d'attraction magnétique mérite d'être interrogée en ouverture de cet ouvrage.

CHAPITRE PREMIER

Une « vision du monde » à l'histoire longue

Nous éviterons d'évoquer les « origines » ou les « racines » du nazisme : ces termes et ces métaphores étaient ceux des nazis eux-mêmes, qui parlaient et pensaient volontiers avec ces images de la source et de l'arbre, comme ils affectionnaient le registre du *corps* et de l'*organique* – sans délaisser celui, moins poétique et plus moderne, de l'*organisation*. Réfléchissons plutôt en termes de *texte* (ces idées, mots, propositions, raisonnements, mais aussi angoisses et fantasmes qui constituent le nazisme en « vision du monde ») et de *contextes* – des contextes multiples, parfois de long terme, qui sédimentent ce texte et qui lui permettent de se précipiter dans les années 1920, lors de deux épisodes de crise, au début (1918-1923) et à la fin de cette décennie (à compter de 1929).

Nous éviterons également de parler d'idéologie. En effet, non seulement c'est un terme généralement péjoratif qui vise à disqualifier les idées d'autrui, alors que nous devons tenter, précisément, malgré les difficultés que cette entreprise soulève, de déceler ce qui, dans les idées nazies, a pu séduire, convaincre, motiver ou enthousiasmer. La notion d'idéologie, par ailleurs, sous-entend une forme de superficialité, logée dans une fine pellicule de conscience, aisément substituable à une autre, alors que la valence existentielle du nazisme rend la déprise difficile, voire impossible, comme en témoigne ce fait simple : bien qu'il y ait eu, dans les années 1920, des militants qui quittaient le parti¹, il n'exista pas réellement d'anciens nazis, ou alors une proportion tellement infime qu'elle en devient négligeable

et interroge forcément l'historien – qu'est-ce qui fait de cette *culture* (plutôt qu'idéologie) une dimension de l'être si profonde et structurante que l'on n'y renonce quasiment jamais, que l'on s'en réclame encore fièrement des décennies plus tard, comme le montrent les témoignages d'*alte Kameraden* recueillis dans les films de Marcel Ophüls dans les années 1970, comme dans celui de Luke Holland, *Le Dernier Témoignage* (2020)² ?

Au fond, pour parler du nazisme comme phénomène intellectuel, comme corpus d'idées, l'expression la plus adéquate reste celle de « vision du monde » – une expression utilisée par les nazis, certes, mais qu'ils n'ont pas inventée, comme du reste la quasi-totalité de leur culture. Ce terme de *Weltanschauung* (« vision du monde ») a été forgé par des philosophes au XIX^e siècle pour désigner les coordonnées mentales, les mots et les catégories qui permettent de dire, lire et voir le monde – de critiquer l'existant et d'en désirer un autre aussi. Il convient parfaitement pour qualifier un univers mental englobant, composé de propositions – politiques, morales, historiques – riches de projets et de promesses qui touchaient à tous les domaines de la vie individuelle et en communauté.

Les propositions, promesses et projets nazis prenaient en compte et en charge des questions, des doutes et des angoisses dont ne se préoccupaient pas les *doctrines* classiques du XIX^e siècle, qui traitaient de la conquête et de l'exercice du pouvoir et, pour celles de gauche, de la répartition et du partage des richesses. Avec le nazisme, on a affaire à une véritable culture narrative ; à un récit de l'origine (de la race et de l'individu) comme des fins dernières, à un discours qui révèle le sens de la vie comme il détermine la valeur de l'être, qui explique le malheur et qui en promet le dépassement.

La grande puissance de ce discours et de ce récit tient fondamentalement au fait qu'il lit, déchiffre et explique tout (de la guerre de Trente Ans à la hausse des prix, de l'effondrement de l'Empire romain à l'article 231 du traité de Versailles), qu'il permet de comprendre la détresse présente de l'Allemagne tout en annonçant sa fin. Il est à la fois herméneutique universelle (tout s'explique) et évangile – une bonne nouvelle pour le peuple

allemand qui, sur le fondement sûr de la science de l'histoire, qui a pour nom biologie, va assurer son Salut³.

En matière génétique, le nazisme comme *vision du monde* s'inscrit dans la grande famille des contre-révolutions nées dès les années 1790. Face au traumatisme de la Révolution française, qui a ébranlé psychiquement, financièrement et politiquement des élites incapables de concevoir ce qu'il se passait en France, et parfois touchées dans leurs corps et leur vie mêmes, des élaborations intellectuelles multiples ont tenté de donner sens à l'événement et de proposer une reconstruction politique des théocraties traditionnelles, des monarchies de droit divin, d'un ordre social organique fondé sur la tradition et le sacré. Un intéressant corpus doctrinal s'en est dégagé, lié aux noms du Français Joseph de Maistre, dont la critique radicale des principes révolutionnaires français reste une référence pour les droites monarchistes, et de l'Anglais Edmund Burke⁴.

Il ne faut pas oublier le texte, intellectuellement indigent mais séminal et doté d'une impressionnante postérité, de l'abbé Barruel, auteur d'une *Histoire du Jacobinisme*⁵, qui ne se soucie pas de reconstruction ou de *restauration* du monde d'avant, mais qui offre à ses lecteurs une herméneutique réconfortante de ce qu'ils viennent de subir : leur monde de privilèges et d'onction sacrée a été emporté par une tourmente d'origine satanique, dont l'instrument ici-bas a été le complot maçonnique. Les francs-maçons, ces conjurés de toujours, qui conspirent dans des arrière-loges pour desceller les trônes et renverser les autels, ont spéculé sur les grains, organisé des famines qui ont conduit aux révoltes fatales à la monarchie. Ces balivernes aussi exotiques que les croyances médiévales dans une conjuration des lépreux (qui serait à l'origine de la Grande Peste) ont toutefois légué à la postérité un schème très puissant – celui du complot ourdi par des forces maléfiques et cachées, mais, *in fine*, identifiables – ainsi que de solides préjugés à l'égard des francs-maçons, que les nazis désignaient comme un ennemi de premier plan.



George Cruikshank, *Les Armes du radical*, caricature contre-révolutionnaire, 13 novembre 1819, Londres

Cette caricature montre la manière dont les contre-révolutionnaires perçoivent la Révolution française : une danse macabre autour d'une guillotine, qui piétine, littéralement, les lois, dont les lois britanniques comme le *Bill of Rights* ou la *Magna Carta*. Au-dessus de la guillotine, on peut lire : « Pas de Dieu ! Pas de religion ! Pas de roi ! Pas de Constitution ! » © The Trustees of the British Museum

Dans un discours radiodiffusé du 1^{er} avril 1933, le Dr Joseph Goebbels, chef du parti pour Berlin et le Brandebourg, tribun polémiste fraîchement nommé « ministre de la Propagande et de l'Information du peuple », déclare que le « mouvement » nazi et le gouvernement de « relèvement national » veulent « effacer 1789 de l'histoire⁶ ». Alfred Rosenberg, *Reichsleiter* en charge des questions idéologiques et culturelles au sein du NSDAP, affirme quant à lui qu'il est temps de refermer une parenthèse historique longue, celle de cent cinquante ans d'erreurs⁷ – depuis les années 1780 donc –, la III^e République célébrant en grande pompe, le 14 juillet 1939, le 150^e anniversaire de la Révolution. Ces gens-là ont le sens de l'histoire, du long terme et du symbole : le 14 juillet 1933, deux décrets-lois préparés par les services du ministre de l'Intérieur du Reich, le Dr Wilhelm Frick, sont signés par Hitler : la « loi contre la reconstitution des partis » fait du NSDAP le parti unique de la « nouvelle Allemagne », tandis que la « loi pour la prévention de tares héréditaires » fonde le principe d'une stérilisation forcée pour certains types de pathologies, jugées héréditaires par de nouvelles formations judiciaires et médicales, les « tribunaux de santé héréditaire ». Ce jour-là, le biologique et le politique fusionnent : le temps du débat politique, ouvert en 1918 par la révolution de Novembre et confirmé par la Constitution de 1919, dans le droit-fil des principes de 1789, se referme, car seule compte la voix du parti nazi.

Le débat n'a plus lieu d'être, car le combat nazi est le seul qui soit juste et bon : comme l'affirment Hitler et Rudolf Hess, son aide de camp et fidèle de la première heure, le nazisme est de la biologie appliquée, de « l'anthropologie raciale appliquée », soit une transcription des lois de la nature qui ne peuvent être contestées ni niées dans la sphère politique. Les nazis se réclament du biologique pour escamoter le politique, au sens du conflit des idées et du débat de société. Les choix nazis sont nécessaires, au sens où les lois de la physique et de la biologie disent la nécessité, formulent des lois qui expriment des rapports

de nécessité. Un objet n'est pas libre de chuter ou pas, un corps n'est pas libre de vieillir, la pluie n'est pas libre de tomber. La symbolique de ce jour de 1933 se veut d'une grande clarté : c'est un 14 Juillet qui annule le siècle et demi qui le sépare de celui de 1789.

Il reste que les nazis parlent beaucoup de *Revolution*, notamment de *nationale Revolution*. Depuis les différentes révolutions françaises (1789, 1830, 1848) et internationalistes (1871, 1917), le terme s'est acclimaté dans les discours pour désigner le paroxysme de l'action politique. La gauche marxiste ou anarchiste s'en réclame, bien sûr, mais aussi la droite nationaliste, soucieuse de capter à son profit la force du mot et l'imaginaire qu'il charrie : volonté, résolution, courage, ouverture d'un temps nouveau... Parler de révolution, c'est promettre une épopée exaltante, proposer de faire et d'écrire l'histoire, et d'inaugurer une nouvelle ère. Indépendamment de ce qu'ils proposent effectivement et du caractère diamétralement opposé de leurs programmes (émancipation sociale ou aliénation renforcée, liberté ou dictature, nationalisme ou internationalisme, lutte contre les élites établies ou renforcement de leur pouvoir et de leur richesse...), des acteurs politiques venus de la droite ou de la gauche parlent de « révolution » pour souligner le caractère « historique » et décisif de leurs propositions et de leur action⁸.

Les nazis, comme souvent, sinon toujours, sont précis : la *Revolution* est *national* (en allemand dans le texte). Par ailleurs, ils sont tellement opposés à 1789 et à son héritage qu'ils emploient le terme de révolution au sens pré-révolutionnaire. Avant la Révolution française, le mot se confondait avec son étymologie : *revolvere*, en latin, signifie tourner sur soi-même pour revenir à son point de départ, comme le barillet du bien nommé *revolver* ; la *revolutio* est donc le retour à l'origine d'un astre céleste qui a accompli son parcours elliptique et qui recommence son cycle. C'est bien en ce sens contre-révolutionnaire que les nazis l'entendent : la révolution politique et culturelle qu'ils pensent et qu'ils mettent en œuvre est le retour à l'origine de la race germanique, enfin rendue à sa prime nature,

donc à sa naissance, lorsqu'elle se gouvernait elle-même, sans État, sans codes de lois, sans droit international, en suivant son pur et simple instinct⁹. Il s'agit de décaper l'homme germanique, de le libérer d'une gangue normative malsaine et néfaste, une tunique de Nessus morale, religieuse, juridique qui l'entrave et l'empêche de vivre et d'agir : la sédimentation culturelle déposée par la christianisation, la Renaissance, les Lumières et la Révolution française doit être arasée pour conjurer ce millénaire et demi d'aliénation, cette acculturation chrétienne et libérale qui a été une véritable dénaturation. Rendre l'homme germanique à sa prime nature, ce n'est pas nier ou rejeter la modernité, bien au contraire, car bien des composantes de celle-ci (science, médecine, technologie...) sont des expressions du « génie germanique », mais c'est lui rendre son authenticité et lui permettre de faire ce que la nature, et la nature en lui, lui commande de faire : procréer des enfants nombreux et sains, et les nourrir – autrement dit, produire de la substance biologique dans le cadre d'une civilisation supérieure (cette culture permise par l'intelligence germanique, « étincelle » du « Prométhée de l'humanité » et rendue possible par la maîtrise et les surplus de l'agriculture, autre invention germanique bien connue).

La *révolution* n'est donc pas cette trouée du temps qui emmène une société vers le nouveau, sinon l'inconnu. C'est, littéralement, la *réaction*, donc une de ces antinomies ou un de ces oxymores que l'on rencontre si souvent dans l'univers nazi (comme *Führerdemokratie*, « État de droit national-socialiste », « liberté germanique »...).

Or certains nazis goûtent peu cette figure de style et estiment, contrairement à la hiérarchie politique du NSDAP, que le terme de « révolution » promet un renversement de l'ordre social et l'émancipation des dominés. Ces dominés, les nazis ont su se les rallier par des promesses de justice et de bénéfices matériels, ainsi que par une gratification symbolique immense – celle d'appartenir à la « race supérieure » et d'être, par le simple fait d'être né, une individualité remarquable par rapport aux « vies indignes d'être vécues » (ratés, tarés, débiles,

malades...), aux sous-hommes (immigrés ou voisins slaves) et, bien sûr, aux Juifs. L'opposition entre le courant conservateur, ultradominant dans l'appareil du parti, et l'aile « sociale » du NSDAP, renforcée par la croissance des effectifs de la SA entre 1929 et 1932, a été tranchée par des purges multiples, sous la forme d'anathèmes théoriques, d'exclusions personnelles, voire, lors de la Nuit des longs couteaux, par des assassinats en règle.

Autrement dit, le nazisme comme culture n'est pas monolithique¹⁰. Ses concepteurs, les producteurs d'idéologie, sont si nombreux que ce monde est traversé de désaccords et de débats, dont celui qui est porté par l'aile sociale du NSDAP est l'exemple le plus saillant. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, des milliers de journalistes, hauts fonctionnaires, juristes, historiens, médecins, biologistes, géographes, économistes, artistes, orateurs et chefaillons régionaux ou locaux, sommités du parti, éditorialistes, naturopathes, banquiers et industriels, etc., travaillent à mettre en mots et en images cette vision du monde. Ils ne sont pas d'accord sur tout, parfois sur des questions capitales (qu'est-ce qu'un Juif ? Que faire des sous-hommes à l'Est ?) et vitales pour le Reich. On a justement écrit, dès les années 1950, que le nazisme avait été polycratique dans son action¹¹. Il fut aussi polyphonique dans son élaboration et sa formulation. Mais toutes les voix de cet ensemble s'accordaient sur des points fondamentaux, des carrefours ou des bornes de pensée qui délimitaient un terrain commun dont personne ne s'éloignait : la race, le complot, la guerre, l'eschatologie – autant de thèmes que nous allons développer ci-dessous.

NOTES

Introduction, p. 9

1. Michael Ruck, *Bibliographie zum Nationalsozialismus*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1995, 2 vol. + CD Rom. Elle a cessé d'être actualisée dès l'an 2000.

2. Le chiffre est approximatif, cité par Tatjana Tönsmeier (en collaboration avec Dirk Luyten, Karl-Christian Lammers et Irina Sherbakova) dans « Fighting Hunger, Dealing with Shortage. Everyday Life under Occupation in World War II Europe. An Introduction », in Tatjana Tönsmeier, Peter Haslinger et Agnes Laba, *Coping with Hunger and Shortage under German Occupation in World War II*, Springer, 2018, p. VII-LVIII, ici p. VII.

3. L'histoire de l'établissement des chiffres est d'une grande complexité. Rüdiger Overmans, « 55 Millionen Opfer des Zweiten Weltkrieges ? Zum Stand der Forschung nach mehr als 40 Jahren », *Militärgeschichtliche Mitteilungen*, 1990, vol. 0, n° 2, faisait le point avant la réévaluation des chiffres soviétiques. Plus récemment, un colloque a établi plus précisément le niveau des pertes soviétiques : *Die Einsamkeit der Opfer. Methodische, ethische und politische Aspekte der Zählung der Menschenverluste des Zweiten Weltkriegs* | *H-Soz-Kult. Kommunikation und Fachinformation für die Geschichtswissenschaften* | *Geschichte im Netz* | *History in the web*, <http://www.hsozkult.de/conferencereport/id/fdkn-122880>, consulté le 8 avril 2024.

4. Florent Brayard et Andreas Wirsching (dir.), *Historiciser le mal. Une édition critique de Mein Kampf d'Adolf Hitler*, Paris, Fayard, 2021.

5. Ian Kershaw, *La Fin : Allemagne 1944-1945*, Paris, Seuil, 2012 ; Florian Huber, *Promise Me You'll Shoot Yourself: The Downfall of Ordinary Germans, 1945*, Londres, Penguin UK, 2019 ; Emmanuel Droit, *Les Suicidés de Demmin : 1945, un cas de violence de guerre*, Paris, Gallimard, 2021 ; Volker Ullrich, *8 jours en mai. L'effondrement du III^e Reich*, Paris, Passés composés, 2023.

6. Pour une présentation de la thèse et des débats autour, Helga Grebing, Doris von der Brelie-Lewien et Hans-Joachim Franzen, *Der « deutsche Sonderweg » in Europa 1806-1945 : eine Kritik*, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1986.

7. Neumann, Franz, *Behemoth : the structure and practice of National Socialism, 1933-1944*, New York, Harper & Row, 1966 ; Ernst Fraenkel, *The Dual State : A Contribution To The Theory Of Dictatorship*, Clark, The Lawbook Exchange, Ltd., 2010, 264 p.

8. Sur l'intentionnalisme et le fonctionnalisme, le toujours classique Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ? Problèmes et perspectives d'interprétation*, Paris, Gallimard, 1997.

9. Ian Kershaw, *Hitler : essai sur le charisme en politique*, Paris, Gallimard, 1995.

10. Pour un panorama à l'orée de cette vague : Christian Ingrao, « Conquérir, aménager, exterminer », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1^{er} avril 2003, 58^e année, n° 2, p. 417-438 ; Ulrich Herbert, *National Socialist Extermination Policies : Contemporary German Perspectives and Controversies*, New York, Berghahn Books, 2000 ; Mark Mazower, *Hitler's Empire : Nazi Rule in Occupied Europe*, Londres, Penguin UK, 2013.

11. Rudiger Hachtmann, « "Geschichte wird gemacht, es geht voran..." Blicke zurück, in der Vergangenheit der NS-Historiographie und in deren Zukunft », in *Beiträge zur Geschichte des Nationalsozialismus* 37, 2022, p. 30-49.

12. Florent Brayard et Andreas Wirsching (dir.), *Historiciser le mal...*, *op. cit.*

13. Il a été envisagé d'annoncer ici les chapitres dans lesquels il apparaissait dans le texte de cette introduction. Cependant l'énumération, au fond, se faisait fastidieuse. Qu'on en juge : son enfance, sa Grande Guerre et de sa politisation personnelle initiale apparaissent dans le chapitre II, consacré à la genèse du NSDAP, sa place dans la direction du parti puis dans celle de l'État dans les chapitres III, IV et V ; la diplomatie, la guerre et la décision d'extermination des Juifs d'Europe, dans les chapitres VIII, IX et XI ; son suicide dans le chapitre XII. Il n'est au fond relativement absent qu'aux chapitres VI, VII et X, qui sont des chapitres d'histoire sociale.

Première partie LA CONQUÊTE DU POUVOIR 1919-1933

Chapitre premier

Une « vision du monde » à l'histoire longue, p. 23

1. Jonas Messner, « "Da stand ich dann ganz allein." Gründe für den Austritt aus der NSDAP », in Jürgen W. Falter (dir.), *"Wie ich den Weg zum Führer fand." Beitrittsmotive und Entlastungsstrategien von NSDAP-Mitgliedern*, Francfort-sur-le-Main, New York, Campus Verlag, 2022, p. 249-264.

2. Luke Holland, *Final Account (Le Dernier Témoignage)*, 1 h 35, Focus Features, 2020.

3. Claudia Koonz, *The Nazi Conscience*, Cambridge, Londres, The Belknap Press of Harvard University Press, 2005, p. 2.

4. Edmund Burke, *Reflections on the Revolution in France*, Londres, 1790.

5. M. l'abbé Barruel, *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, Tome premier, P. Fauche, Libraire, 1798.

6. Discours de Joseph Goebbels, 1^{er} avril 1933. Joseph Goebbels, *Revolution der Deutschen*, Oldenburg, 1933, p. 155, cité dans Karl Dietrich Bracher, *La Dictature allemande. Naissance, structure et conséquences du national-socialisme*, Toulouse, Bibliothèque historique Privat, 1986 [1969], p. 31 et 80.

7. Voir entre autres Alfred Rosenberg, *Gestaltung der Idee. Blut und Ehre II. Band. Reden und Aufsätze von 1933-1935*, herausgegeben von Thilo von Trotha, Munich, Franz Eher Verlag, 1939, p. 56.

8. Voir Ludivine Bantigny, Quentin Deluermoz, Boris Gobille, Laurent Jeanpierre, Eugénia Palieraki, *Une histoire globale des révolutions*, Paris, La Découverte, 2023.

9. Johann Chapoutot, *La Révolution culturelle nazie*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 2017, rééd. « Tel », 2022.

10. Lutz Raphael, « Pluralities of National Socialist Ideology. New Perspectives on the Production and Diffusion of National Socialiste Weltanschauung », in : Martina Steber, Bernhard Gotto (ed.), *Visions of Community in Nazi Germany. Social Engineering & Private Lives*, Oxford, Oxford University Press, 2014, p. 73-86.

11. Ernst Fraenkel, *The Dual State : A Contribution To The Theory Of Dictatorship*, The Lawbook Exchange, Ltd., 2010, fut le premier – dès 1941 – à analyser la double nature de la dictature nazie. Le concept est formulé in Franz Leopold Neumann, *Behemoth : the Structure and Practice of National Socialism, 1933-1944*, Harper & Row, 1966. Pour sa discussion, voir Peter Hüttenberger, « Nationalsozialistische Polykratie », *Geschichte und Gesellschaft*, 1976, vol. 2, n° 4, p. 417-442. On consultera enfin Ian Kershaw, *Qu'est-ce que le nazisme ?...*, *op. cit.*